

Écho de la littérature et des beaux-arts en France et à l'étranger

. Écho de la littérature et des beaux-arts en France et à l'étranger.
1846.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

ÉCHO
DE LA
LITTÉRATURE
ET DES
BEAUX-ARTS.

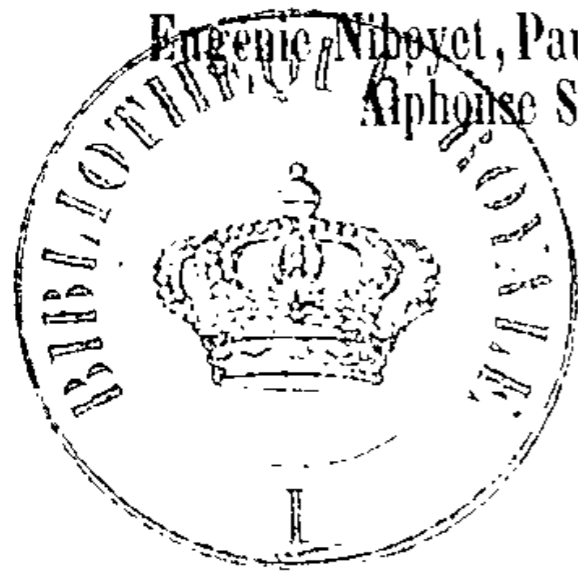
REVUE CRITIQUE DES OUVRAGES NOUVEAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.
CHRONIQUES ET NOUVELLES LITTÉRAIRES. — ACADÉMIES LITTÉRAIRES. — COMPTE-RENDU
ET CHRONIQUE DES THÉÂTRES — BULLETIN DE MODES. — CHRONIQUE DES SALONS.
REVUE DES BEAUX-ARTS. — BIOGRAPHIE.
BIBLIOGRAPHIE LITTÉRAIRE.

RÉDACTEURS EN CHEF :

E. DE BÉLENET ET A. DUGRIVEL.

Principaux collaborateurs :

Alfred Asseline, de Barthélemy-Lanta, Armand Barthet, Aug. Biset, Henri de Bornier,
Gabriel Bruneau, Alph. de Calonne, C. Chavigny, Alph. Chaulan, G. Desnoiresterres,
Léon Cagnat, Eug. Cassin, Edouard d'Anglemont, Fanny Dénoix, Alfred des Essarts,
Marie des Essarts, A. Durantin, Paul Foucher, W.-E. Frye, Armand de Jasincourt, de Lépine,
Alfred de Martonne, Gustave Masson, Antony Méray, vicomte de Montalembert, Ch. Narrey,
Eugénie Niboyet, Paulin Niboyet, Eug. Perraud, Pitre Chevalier, Elisabeth Scellier,
Alphonse Solvet, Thénot, Charles Van-Clém-Putte, etc., etc.



SIXIÈME ANNÉE.

PARIS

AU BUREAU, RUE SAINT-HYACINTHE-SAINT-MICHEL, 33.

—
1846.

 ALLEMAGNE.

Lénore , ou les morts vont vite ,

IMITATION LIBRE DE BURGER.

Après de longs combats une paix salutaire
 Avait enfin rendu le repos à la terre ;
 Les soldats, en chantant ces belliqueux refrains ,
 Qui, de leurs nobles cœurs ranimaient le courage,
 S'en retournaient joyeux chacun dans son village
 Par différents chemins.

Ils s'élançaient joyeux au sein de leurs familles ;
 Les pères orgueilleux, en contemplant leurs filles,
 Admiraient les progrès de leur jeune beauté ;
 Les frères se jetaient dans les bras de leurs frères,
 Et les fils valeureux sur le sein de leurs mères,
 Étaient pressés avec fierté.

Lénore, l'âme en proie au plus terrible doute ,
 Se tenait tristement sur le bord de la route ;
 Ses regards qui peignaient le trouble de son cœur ,
 De Vilhem, son amant, recherchait le visage
 Parmi tous ces guerriers qui rentraient au village
 Avec tant de bonheur.

C'était l'heure ou déjà l'océan dans son onde
 Ayant vu s'engloutir l'œil éclatant du monde
 Tous les spectres dans l'air courent épouvantés,
 Tandis que dans les cieux, la reine des fantômes,
 D'un pas mystérieux, dans ses vastes royaumes.
 Conduit ses coursiers argentés.

Lénore, par l'effroi vaguement alarmée,
 Vit passer sous ses yeux le reste de l'armée ;
 Mais Vilhem ne vint pas consoler sa douleur.
 Alors elle quitta ces lieux où l'allégresse
 Et les chants insultaient à sa noire tristesse.
 Et s'en revint les yeux en pleurs.

Un affreux désespoir est entré dans cette âme,
 Qu'un violent amour consume de sa flamme.
 Elle rentre et s'assied sous des chênes touffus ;
 De douleur accablée, elle se roule à terre ,
 Et veut, malgré les pleurs de la plus tendre mère ,
 Rejoindre l'amant qui n'est plus.

Laissez moi terminer une vie importune,
 Ma mère, disait-elle, et de mon infortune
 Dans l'oubli de la mort déposer le fardeau.
 Lénore à son Vilhem ne pourra plus survivre,
 Vilhem ! c'est tout pour moi ; partout je dois le suivre,
 Même dans la nuit du tombeau..

Ma mère, laissez moi ; le poids de la souffrance
 Dont la main du Seigneur accable ma constance,
 A par trop dépassé les forces de mon cœur .
 Je ne puis supporter le fardeau qui m'opresse
 Et la mort ouvre seule asile à ma faiblesse
 Contre cette horrible douleur.

Et toi, maître du ciel, dont la fureur accable
 Le juste et l'innocent plutôt que le coupable ;
 Toi, dont je n'ai jamais rien reçu que du mal.
 Toi qui sembles te plaire en ta fureur cruelle
 A briser lâchement le cœur d'une mortelle,
 Je te maudis, monstre fatal !

— Ma fille, que dis-tu, veux tu donc qu'à toute heure,
 Sur ton sépulcre froid ta vieille mère pleure.
 Ne t'ai-je donc fait voir la clarté du soleil,
 N'ai-je donc tant soigné ta souffrante jeunesse,
 Que pour te voir ainsi torturer ma vieillesse
 Par un discours pareil ?

— Ah ! vous avez raison, je dois vivre, ma mère,
 En raidissant mon cœur contre tant de misère ;
 Sous le poids de mes maux je dois encor languir ;
 Mais laissez-moi du moins soulager ma souffrance
 Par des pleurs en ces lieux répandus en silence ;
 Laissez moi seule pour gémir !

Lénore, seule en proie à sa douleur amère,
 Gémit et de ses pleurs elle mouille la terre,
 Tandis que lentement coule la sombre nuit.
 Dans les airs obscurcis bientôt la douzième heure,
 S'élançant du clocher de la sainte demeure,
 Dans les ténèbres retentit.

Un cri se fait entendre, et soudain comme une ombre,
 Vilhem vient se dresser au sein de la nuit sombre ;
 Lénore jette un cri de joie et de terreur ;
 Mais Vilhem lui répond d'un ton grave et sonore :
 Je suis toujours resté fidèle à ma Lénore,
 M'a-t-elle conservé son cœur ?

Lénore se relève à cette voix chérie,
 Se jette dans ses bras et l'embrasse et s'écrie,
 En poussant des sanglots de joie et de bonheur :
 Je te revois enfin ; tu m'aimes donc encore,
 Toi, mon plus cher objet, toi, que mon cœur adore,
 Ta vue a chassé ma douleur.

— Lénore, à mon destin il faut que tu te livre ;
 Lénore, en quelque endroit que j'aie il faut me suivre,
 Car je ne puis rester ; on m'attend loin d'ici,
 Vilhem dit : sur ses pas son amante s'élançe
 Sur son destrier noir elle monte en silence
 Sur la croupe derrière lui.

Tout à coup le cheval dévore l'étendue,
 Plus rapide que l'air qui fait voler la nue.
 On n'entend que le bruit de ses pas cadencés
 Et la voix de Vilhem qui le presse et l'excite
 En lui disant tout bas : marche ; les morts vont vite.
 Allonge tes pas plus pressés.

Ils vont et sous leurs pas ils font mugir la terre ;
 Tout s'enfuit à leurs yeux d'une course légère,
 Ils ont l'air de courir sur le flanc d'un éclair !
 Tantôt sur la montagne et tantôt dans la plaine,
 ils vont...., ainsi du vent la fureur se déchaîne
 Parmi les vastes champs de l'air.

Ils ont gagné bientôt une aride contrée,
 Lénore de terreur se sentant pénétrée,
 S'écrie : O mon Vilhem, pourquoi courir ainsi ?
 Mais de son noir cheval il presse encore la fuite
 En murmurant à voix basse : les morts vont vite,
 Et l'on m'attend bien loin d'ici.

La course du cheval devient plus prompte encore ,
 Et la terreur redouble en l'ame de Lénore.
 Ils ont bientôt gagné des lieux remplis de deuil ;
 L'hiver et les frimas attristent la nature
 Qui sous des monts de neige enfermant sa verdure,
 Se couvre de son blanc linceuil.

On apperçoit au loin une chapelle antique,
 Un glas funèbre tinte à la cloche rustique ,
 Hors des portes d'airain des prêtres lentement
 Conduisent un mortel à sa maison dernière ;
 Ils traînent après eux leur robe noire à terre,
 Et font entendre un triste chant.

Lénore, à cet aspect, a perdu tout courage ;
 Elle s'écrie : O vois ce sinistre présage,
 Le deuil de la nature augmente ma terreur !
 Mais Vilhem , en disant tout bas : les morts vont vite ,
 Lui répond de calmer la frayeur qui l'agite,
 Que là les attend le bonheur.

Ils arrivent enfin devant un cimetière
 Dont Vilhem fait ouvrir la porte funéraire
 Au milieu des tombeaux il pousse son cheval,
 Ou vas-tu, cher Vilhem dit Lénore tremblante,
 Cet endroit est affreux et glace d'épouvante ;
 L'aspect des tombeaux me fait mal !

— Là nous serons unis, calme toi ma Lénore,
 Modère ta frayeur quelques instans encore,
 Les morts vont vite ! — Ami, laisse les donc en paix,
 Vilhem, à mon effroi vainement je succombe ,
 Je te suivrais partout et même dans la tombe,
 Si dans la mort tu t'endormais.

— Suis moi donc dans la mort. Moissonné par la guerre,
 Je ne suis plus qu'un spectre étranger à la terre,
 Pourtant je t'aime encore... Il dit et de ses yeux
 S'échappent des rayons d'une flamme sanglante
 Et, squelette tourné vers Lénore tremblante ,
 Il la serre en ses bras hideux.

Il montre à son cheval une tombe entrouverte,
 Et déjà de cyprès et de saules couverte ;
 Là tu déposeras ton précieux fardeau ,
 Dit-il en l'excitant... Sous la main qui le presse,
 Le cheval fantastique augmente sa vitesse,
 Et disparaît dans le tombeau.

Eugène CASSIN.

